

CULTURE

KANYE WEST AU CENTRE BELL

Le roi de la montagne

PHILIPPE PAPINEAU

Qu'est-ce qui s'est passé lundi soir au Centre Bell? Un étrange homme, l'excentrique rappeur américain Kanye West, a fait de bien drôles de choses devant et sur un décor grandiose.

On a rarement vu quelque chose du genre. Devant quelque 8400 personnes — moins que les 14000 de Jay-Z au même endroit il y a quelques semaines —, Kanye a livré les chansons de son dernier disque *Yeezus* et du reste de son répertoire, mais il a aussi mené une pièce de théâtre avec des décors gigantesques, une performance artistique divisée en cinq chapitres, avec, pourquoi pas tant qu'à y être, un peu de danse moderne.

Au fond de la scène, on retrouvait une grande montagne, garnie d'un sentier escarpé. Au-dessus de ce mont, un énorme écran circulaire. Avançant au parterre vers la foule, une scène en pointe de flèche servait de terrain de jeu pour Kanye West. En prime, la plateforme s'élevait à son extrémité, hissant le rappeur plusieurs mètres dans les airs.

On vous a parlé de la suite féminine du rappeur? Vêtues d'un ensemble couleur peau ou de voiles blancs de religieuses, une dizaine de dames passaient ici et là, prenant la pose. Oh, et il y avait des

masques, que le trublion a portés une bonne partie de la soirée. Un masque noir au début, un blanc ensuite, et puis un argenté, porté jusqu'à ce que Jésus (!) vienne le croiser sur scène. Ça, c'était un peu après que la montagne eut connu une éruption, et qu'elle se fut séparée en deux. Et ceci, c'était pas mal après le passage du loup-garou aux yeux rouges lumineux. Et les feux d'artifice.

Mégalomane, Kanye? On le croit encore plus après ce concert. Ça peut être dérangeant, mais cette passion des excès, cette confiance absolue à ceci de bien : elle permet d'éviter la facilité. Et ce spectacle éclaté, imparfait, était tout sauf facile, linéaire.

À la mi-parcours, un doute. West a commencé un interminable monologue de plus de vingt minutes où il s'est entre autre excusé pour l'annulation de son concert montréalais en novembre dernier, mais où il a expliqué sans modestie sa démarche. Heureusement, il a terminé son passage à Montréal avec une suite quasi ininterrompue de «vieux» hits — *Run This Town*, *Gold Digger*, *Stronger*, *Flashing Lights* —, se rachetant amplement auprès de la foule devenue impatiente. Bref, lundi soir, Kanye West a mérité son titre de roi de la montagne.

Le Devoir

Elektra et Mutek s'unissent pour créer EM15

FRANÇOIS LÉVESQUE

À fin de marquer le coup de leurs 15^{es} anniversaires respectifs, les festivals Elektra et Mutek ont décidé de s'associer le temps d'une édition commune toute spéciale.

Baptisée EM15, cette édition commémorative verra donc les deux manifestations synchroniser leurs dates, soit du 27 mai au 1^{er} juin.

Pour l'occasion, Elektra et Mutek ont conclu une entente avec le Musée d'art contemporain de Montréal, dont les locaux serviront de quartier général à EM15. Il s'agit d'un partenariat inédit par lequel on cherche à mettre en relief «un engagement commun pour soutenir l'innovation dans le domaine des arts numériques et permettre de présenter des artistes réputés et des performances audacieuses, en marge des tendances».

Distincts, les deux événements n'en partagent pas

moins de nombreuses affinités. Elektra se donne pour mandat de servir de vitrine aux œuvres issues des nouvelles technologies, y compris la musique électronique, tandis que Mutek, un organisme sans but lucratif, se consacre au développement et à la diffusion du travail des créateurs émergents des arts numériques en son, en musique et en arts visuels.

Le rapprochement a beau être nouveau, Elektra et Mutek possèdent des antécédents de convergence. En effet, en 2010, les deux organismes ont remporté, *ex aequo*, le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal dans la catégorie des Arts numériques. D'où l'idée qu'EM15 constitue une association qui coule de source. En outre, Elektra et Mutek collaboreront également à la première édition du Printemps numérique, qui aura lieu du 21 mars au 21 juin dans la métropole.

Le Devoir



K-FILMS AMÉRIQUE
Ariane Legault et Sébastien Ricard dans *Une jeune fille*

Une jeune fille en compétition au Festival de Créteil

Le film de Catherine Martin, *Une jeune fille*, sera présenté en compétition officielle au 36^e Festival international de films de femmes de Créteil, en France, qui se déroulera du 14 au 23 mars. Rappelons qu'il met en scène Ariane Legault et Sébastien Ricard, dans une ferme en Gaspésie, là où une jeune fille secrète et un misanthrope se rapprochent.

Le Devoir

Recul de la fréquentation des salles de cinéma de l'Union européenne

Les données de l'Observatoire européen de l'audiovisuel pour la fréquentation des salles de cinéma en 2013 témoignent d'une chute globale sur ses territoires de 4,1% : 908 millions de billets ont été vendus cette année, soit 39 millions de moins qu'en 2012. Il s'agit de la plus faible performance du siècle après 2005, année noire pour les cinémas d'Europe. Parmi les pays de l'UE, la France, qui s'inquiétait de ses faibles performances, est la moins touchée en raison de l'importance de sa production, et ce, malgré une chute de fréquentation de 5,3%. Elle a enregistré 192,8 millions d'entrées au cours de l'année écoulée, contre 165,5 millions en Grande-Bretagne. Les parts de marché du cinéma français sur son territoire représentent 33% (contre 40% en 2012), mais 32% en Grande-Bretagne et 31% en Allemagne.

Le Devoir



DAVID JACQUES

Usine de sapins, de BGL, 2009, vue de l'installation à la galerie Parisian Laundry, à Montréal

L'effet BGL souffle sur la ville de Québec

Fort de son billet pour Venise, le trio montre que le prestige n'est pas l'apanage des artistes des grands centres métropolitains

JÉRÔME DELGADO
à Québec

Le choix du Musée des beaux-arts du Canada d'envoyer le trio d'art contemporain BGL à la prochaine Biennale de Venise en 2015 ne passe pas inaperçu à Québec, ville natale du collectif. Début février, lors de l'inauguration du Mois Multi, événement d'arts électroniques pourtant peu en accointance avec la signature BGL, l'hommage du directeur des Productions Recto-Verso a provoqué un tonnerre d'applaudissements, Gaëtan Gosselin allant même jusqu'à prendre une photo de la foule avec un appareil, en bois, signé... BGL.

La même semaine, l'Université Laval, dans un communiqué publié par Jocelyn Robert, directeur de l'École des arts visuels, avait aussi salué ses anciens étudiants, Jasmin Bilo-deau, Sébastien Giguère et Nicolas Laverdière, les trois têtes de BGL.

La sélection vénitienne est une sorte de consécration pour le groupe formé en 1996, et présent depuis sur toutes les scènes, y compris celles de Paris (lors de la Nuit blanche 2011) ou du Massachusetts (l'expo *Oh, Canada*, en 2012).

«Depuis l'annonce [de la Biennale], la ville est en liesse», dit Pierre Sasseville, du duo d'artistes contemporains Cooke-Sasseville, non sans rire. Il assure, plus sérieux, que la joie est partagée par la «plupart des artistes avec qui on a parlé».

Gaëtan Gosselin apprécie «la vivacité exceptionnelle et la vision artistique articulée» des trois hommes, très liés à la coopérative Méduse à Québec. À ses yeux, leur accomplissement bénéficie aux centres d'artistes de tout le pays. C'est la réussite d'un modèle.

«BGL à Venise, signale-t-il, c'est la démonstration qu'il faut continuer à encourager la création contemporaine dans ses expressions les plus diversifiées et insolites.»

Jocelyn Robert voit dans BGL «le prototype de l'artiste

de Québec». «Plus que ça, insiste-t-il. BGL est le reflet de Québec. Il est à Québec, avec Québec, dans Québec. [Les trois] sont de tous les vernis-sages, s'impliquent dans le milieu, dans des comités.»

«BGL donne la preuve que [le prestige] n'est pas que pour les artistes des grands centres métropolitains, renchérit Pierre Sasseville. Oui, les gars ont un parcours exceptionnel. Mais ce sont des gens qu'on côtoie. Leur atelier est à quelques jets de pierre du nôtre.»

«Pendant le bac, dit le diplômé de l'Université Laval, j'ai été confronté à la résistance des profs, d'autres étudiants, du milieu en général. On valorise l'individu, l'artiste solitaire.»

Or, il y a beaucoup à tirer de la création collective, croit-il. Notamment le plaisir au travail. «BGL, c'est le plaisir, l'humour. Leurs projets sont agréables. Ça paraît qu'ils ont du fun», relève Boris Dumesnil-Poulin.

Jocelyn Robert reconnaît que d'importants changements doivent être apportés aux programmes universitaires. «Nous sommes en train de voir comment mieux soutenir les collectifs», dit le directeur universitaire, pour qui des gens comme Bilo-deau, Giguère et Laverdière ont forcé ces réflexions. Selon lui, grâce à BGL, «il est possible d'être à Québec, d'être un collectif et [de suivre] un parcours artistique de différentes manières». Et puis, de s'envoler vers Venise.

«BGL à Venise, signale-t-il, c'est la démonstration qu'il faut continuer à encourager la création contemporaine dans ses expressions les plus diversifiées et insolites.»

Jocelyn Robert voit dans BGL «le prototype de l'artiste

de Québec». «Plus que ça, insiste-t-il. BGL est le reflet de Québec. Il est à Québec, avec Québec, dans Québec. [Les trois] sont de tous les vernis-sages, s'impliquent dans le milieu, dans des comités.»

«BGL donne la preuve que [le prestige] n'est pas que pour les artistes des grands centres métropolitains, renchérit Pierre Sasseville. Oui, les gars ont un parcours exceptionnel. Mais ce sont des gens qu'on côtoie. Leur atelier est à quelques jets de pierre du nôtre.»

«Pendant le bac, dit le diplômé de l'Université Laval, j'ai été confronté à la résistance des profs, d'autres étudiants, du milieu en général. On valorise l'individu, l'artiste solitaire.»

Or, il y a beaucoup à tirer de la création collective, croit-il. Notamment le plaisir au travail. «BGL, c'est le plaisir, l'humour. Leurs projets sont agréables. Ça paraît qu'ils ont du fun», relève Boris Dumesnil-Poulin.

Jocelyn Robert reconnaît que d'importants changements doivent être apportés aux programmes universitaires. «Nous sommes en train de voir comment mieux soutenir les collectifs», dit le directeur universitaire, pour qui des gens comme Bilo-deau, Giguère et Laverdière ont forcé ces réflexions. Selon lui, grâce à BGL, «il est possible d'être à Québec, d'être un collectif et [de suivre] un parcours artistique de différentes manières». Et puis, de s'envoler vers Venise.

«BGL à Venise, signale-t-il, c'est la démonstration qu'il faut continuer à encourager la création contemporaine dans ses expressions les plus diversifiées et insolites.»

Jocelyn Robert voit dans BGL «le prototype de l'artiste

de Québec». «Plus que ça, insiste-t-il. BGL est le reflet de Québec. Il est à Québec, avec Québec, dans Québec. [Les trois] sont de tous les vernis-sages, s'impliquent dans le milieu, dans des comités.»

«BGL donne la preuve que [le prestige] n'est pas que pour les artistes des grands centres métropolitains, renchérit Pierre Sasseville. Oui, les gars ont un parcours exceptionnel. Mais ce sont des gens qu'on côtoie. Leur atelier est à quelques jets de pierre du nôtre.»

«Pendant le bac, dit le diplômé de l'Université Laval, j'ai été confronté à la résistance des profs, d'autres étudiants, du milieu en général. On valorise l'individu, l'artiste solitaire.»

Or, il y a beaucoup à tirer de la création collective, croit-il. Notamment le plaisir au travail. «BGL, c'est le plaisir, l'humour. Leurs projets sont agréables. Ça paraît qu'ils ont du fun», relève Boris Dumesnil-Poulin.

Jocelyn Robert reconnaît que d'importants changements doivent être apportés aux programmes universitaires. «Nous sommes en train de voir comment mieux soutenir les collectifs», dit le directeur universitaire, pour qui des gens comme Bilo-deau, Giguère et Laverdière ont forcé ces réflexions. Selon lui, grâce à BGL, «il est possible d'être à Québec, d'être un collectif et [de suivre] un parcours artistique de différentes manières». Et puis, de s'envoler vers Venise.

«BGL à Venise, signale-t-il, c'est la démonstration qu'il faut continuer à encourager la création contemporaine dans ses expressions les plus diversifiées et insolites.»

Jocelyn Robert voit dans BGL «le prototype de l'artiste

de Québec». «Plus que ça, insiste-t-il. BGL est le reflet de Québec. Il est à Québec, avec Québec, dans Québec. [Les trois] sont de tous les vernis-sages, s'impliquent dans le milieu, dans des comités.»

«BGL donne la preuve que [le prestige] n'est pas que pour les artistes des grands centres métropolitains, renchérit Pierre Sasseville. Oui, les gars ont un parcours exceptionnel. Mais ce sont des gens qu'on côtoie. Leur atelier est à quelques jets de pierre du nôtre.»



Le prix du livre oublié à Michael Delisle

Pour sa deuxième édition, le prix Hervé-Foulon du livre oublié a été remis à l'auteur Michael Delisle, pour *Le désarroi du matelot* (BQ). Le prix vise à «souligner l'excellence d'un livre oublié ou négligé». Le roman de Delisle, paru en 1998, et que l'auteur et poète voyait alors comme «l'histoire de la mort d'une providence», avait été critiqué en nos pages comme «un ouvrage très finement ouragé, où tout paraît nécessaire». «Tout est grave, concluait Robert Chartrand, même si tout paraît dérisoire dans ce roman superbement désarmant.» Le roman a devancé *La vie aux trousses* (XYZ) d'André Brochu et *Le vent du diable* (Parti pris) d'André Major, publiés respectivement en 1998 et en 1968.

PHOTO ANNIEK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

David Raymond et Tiffany Tregarthen Out Innerspace Dance Theatre ME SO YOU SO ME Vancouver 19, 20, 21 février 20 h

«Me So You So Me est l'une des chorégraphies les plus divertissantes qu'il m'ait été donné de voir. Une œuvre spectaculaire et amusante, emportée par un élan rempli d'audace.»
Kevin Griffin, The Vancouver Sun



CHORÉGRAPHES ET INTERPRÈTES David Raymond, Tiffany Tregarthen
MUSIQUE Asa Chang
PROJECTIONS ET SCÉNOGRAPHIE Craig Alfredson, David Raymond
ÉCLAIRAGES James Proudfoot

MONTREAL
EN LUMIERE
Bell

AGORA DE LA DANSE

BILLETTERIE / 514 525.1500
840, RUE CHARRIER MONTRÉAL
WWW.AGORADANSE.COM

DAVID RAYMOND, TIFFANY TREGARTHEN / PHOTO WENDY D. PHOTOGRAPHY